# Jean Marcel

Sous le signe du singe

# **DOSSIER DE PRESSE**

### SOUS LE SIGNE DU SINGE

### **DE JEAN MARCEL**

### l'Hexagone

(Montréal, le 27 août 2001.) – Après avoir traduit des textes aussi fondateurs que Le Chant de Gilgamesh, La Chanson de Roland ou L'Anneau du Nibelung de Wagner, Jean Marcel s'est lancé un défi de taille en récrivant librement le récit mythique thaïlandais du Ramakien, version siamisée du plus ancien poème de l'Inde – 1000 ans avant J.-C. –, le Ramayana, par lequel la mythologie hindouiste s'est introduite dans le bouddhisme et l'art du Sud-Est asiatique. Durant dix ans, l'auteur s'est inspiré de la seule version complète de l'œuvre qui nous soit parvenue, celle du roi Rama I<sup>er</sup> (1797):

«Le seul défi contenu dans mon dessein de départ a donc été d'atteindre à une prose la plus pure possible, la plus proche aussi de la musique particulière que rend la langue thaïe lorsque d'aventure le texte du *Ramakien* se trouve chanté.»

Le Ramakien, en l'honneur de Rama, héros du récit, met en scène avec une imagination flamboyante les milles péripéties de la guerre entre le Bien et le Mal, personnifiés par les deux races que les dieux ont mis sur la terre: les humains et les géants. Sous l'œil tout-puissant de Chiva, Dieu suprême, Rama et ses alliés combattent l'armée de Totsa, chef des géants. Les amours orageuses du héros avec la superbe Sita sont également présentées.

Dans l'esprit et la musique des mots d'une autre culture, Jean Marcel a donc magnifiquement reconstruit le *Ramakien*, une lecture fascinante pour tous les amoureux de mythologies.

- 30 -

192 pages, 21,95 \$

Campagne de presse: Jean-François Racine (514) 523-1182, poste 214.

Universitaire de renom, essayiste et romancier, Jean Marcel vit en Thaïlande où il continue de se passionner pour les langues et les cultures du monde entier. Son œuvre a été saluée à plusieurs reprises, notamment par l'attribution du prix France-Québec et du

prix Molson de l'Académie des lettres du Québec. Pour son dernier livre, *Fractions 2*, il a reçu le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec.

### Entretien avec Jean Marcel

- Q. Pourriez-vous expliquer ce qu'est le Ramakien aux Internautes? En résumé, quelle en est la signification?
- R. Le Ramakien est le texte fondateur non seulement de la littérature thaïe, mais de toute la culture thaïe jusque dans ses symboles les plus quotidiens, si bien que votre champ visuel est constamment appelé par ces symboles, depuis le Garuda, insigne du pouvoir (gouvernement, etc.) jusqu'aux fresques de presque tous les temples où il y en a. Il faut ajouter qu'il en va de même pour toute l'Asie du sud-est (Birmanie, Laos, Cambodge, Malaisie, Indonésie). Car ce texte, à son origine, est le fameux Ramayana indien, composé par un certain Valmiki un millénaire avant notre ère. Les cultures sud-asiatiques ont toutes été influencées par l'Inde dominante dans cette partie du monde et ont produit des versions de ce texte fondateur le Siam peut-être avec une plus grande liberté que les autres... Il en existait des versions très anciennes, toutes détruites lors du sac d'Ayuthaya par les Birmans en 1767. Ce texte était si important que le fondateur de la nouvelle dynastie s'est empressé d'en réécrire une version, par laquelle l'œuvre nous est aujourd'hui connue dans son aspect siamois très particulier... Comme si le pays ne pouvait plus vivre sans ce texte modélisateur.

Quant à sa signification, comme toutes les œuvres de ce genre nées au commencements d'une culture, elle est multiple et s'interprète tour à tour comme une légitimation du pouvoir royal, comme une allégorie de la lutte du bien et du mal, comme une marche initiatique de l'unité de l'âme. Mais telle que je l'ai traitée, en déplaçant quelque peu le centre de l'œuvre du personnage de Rama à celui du singe Hanouman, je crois lui en avoir conféré une autre... C'est la vie des grands mythes que l'on puisse les investir de nombreux sens, souvent opposés...

- Q. Vous avez accompli un travail de réécriture pour le moins impressionnant. Quelle a été votre démarche? Combien de langues maîtrisez-vous?
- R. Votre question de langues connues n'a presque rien à voir ici, car ce que j'ai fait n'est pas une traduction, c'en est même le contraire; j'ai travaillé moimême à partir de nombreuses traductions, ne me référant au texte original, fort difficile, que lorsque j'en avais vraiment besoin et avec l'assistance de philologues spécialistes; j'ai d'ailleurs beaucoup utilisé les versions des autres pays par l'intermédiaire de traductions, n'ayant pour tout dire, dans ce monde de l'Asie du Sud-est, de connaissance que de la langue thaïe (et du laotien, qui en est une version dialectale). Ma démarche? Celle, je crois bien, de tous ceux qui aiment écrire à partir de textes déjà connus: d'abord un lent travail de recherches (j'ai commencé vers 1992 à m'intéresser à ce texte, j'en avais d'ailleurs à cette époque conçu un scénario pour un producteur qui devait en faire une film d'animation), puis une phase de conception où l'on met à jour ce

que l'on compte faire entendre; ensuite on oublie toute la documentation et l'on se met à la composition. Dans mon cas, pour m'y astreindre, j'avais conçu d'envoyer quotidiennement à une amie un petit chapitre complet... Je ne travaille bien que sur commande... En trois mois, si je me souviens bien, l'exécution était terminée.

Q. — Comment décririez-vous la vie en Thaïlande? Comment sont les gens?

R. — Vous n'y pensez pas : vous me demandez tout un autre livre... En résumé, je vis là-bas parce que c'est le lieu du monde où je me sens le mieux en accord avec le plus de choses : d'abord avec le soleil permanent des tropiques, avec son peuple pour lequel j'ai une admiration folle, avec sa cuisine que je n'ai pas fini d'explorer après douze ans de séjours plus ou moins prolongés. Il faut un certain bonheur du décor pour pouvoir écrire avec joie; le mien, je l'ai trouvé là. Mais je vous décrirai tout ça dans un livre déjà terminé et qui verra le jour à l'Hexagone sous le titre de Lettres du royaume du Siam... Je crois y répondre à votre question...

- Q. Quel a été votre plus grand défi? Traduire Le Chant de Gilgamesh, les textes du Ring de Wagner ou réécrire le Ramakien?
- R. En vérité, il s'agit de trois défis différents dans leur essence comme dans leur exécution. Dans le cas de Gilgamesh, il s'agissait (je l'ai exécuté en 1972, je crois) de donner accès en français au plus vieux texte littéraire de l'humanité, ce qui n'est pas rien, et il n'en existait aucune traduction à l'époque; il y en a eu depuis quantité d'autres. Mais ce que je veux surtout, c'est non seulement donner accès à un texte mais de le faire de telle manière que le lecteur peut avoir l'impression que cette œuvre lui vient de sa propre culture. Voilà pourquoi je n'ai jamais employé le mot de traduction mais plutôt celui de version autrement dit, j'arrange toujours les choses pour que l'on sente que le texte a été écrit dans la langue du lecteur attendu, ce qui suppose une sensibilité particulière qui n'a parfois rien à voir avec le texte d'origine. Dans le cas de la Tétralogie de Wagner, j'ai voulu donner au texte tout son poids dramatique sans tenir compte de la musique - ce qui n'avait jamais été fait, même pas en allemand... Quant au Ramakien, devenu Sous le signe du singe, j'ai donné plus libre cours à mon inspiration : j'ai refait, j'ai supprimé, j'ai ajouté... On ne pourra pas dire qu'on a une connaissance du Ramakien pour en avoir lu ma version... on n'aura qu'une connaissance de Sous le signe du singe... Je n'ai pas traité le texte en philologue (malgré mon penchant et ma déformation professionnelle pour cette science) mais en créateur - du moins, je l'espère...
- Q. Que retenez-vous du Ramakien? Qu'est-ce que cette mythologie vous a apporté de plus essentiel?
- R. Vous m'en demandez beaucoup, car d'un livre terminé, je ne retiens ordinairement rien : je pense et passe au suivant... Mais puisque vous y tenez, je

vous dirai que ce que j'en garde, c'est le plaisir intense que j'ai connu en l'exécutant — de trouver des solutions linguistiques à des problèmes d'un autre ordre : comment rendre crédibles à la lecture moderne des aventures si peu conformes à nos imaginations actuelles... Ce fut tout un défi, réussi si le lecteur y prend le même plaisir que j'ai connu à le faire... Là, nous parlons de tout autre chose... D'autre part, ce qu'une mythologie apporte d'essentiel, on ne le sait jamais : le mythe s'adresse à notre inconscient et ne travaille bien que dans cet ordre... Je ne sais donc pas ce que ce mythe m'a apporté sinon qu'il a modifié en moi (comme dans le lecteur, j'espère) suffisamment de choses pour que l'on sache que la composition (ou son déchiffrement par la lecture) n'a pas été inutile...

Q. — Que pensez-vous du bouddhisme et de l'hindouisme?

R. — Vous voulez encore un livre? Commençons par l'hindouisme, c'est plus simple : je n'en pense rien car je n'en connais pas grand-chose... Quant au bouddhisme, je vous renvoie encore à la *Lettre 5* de mon prochain livre : je ne vais quand même pas vous la réécrire ici!

Q. — Que représente le *Ramakien* (ou *Ramayana* chez les Indiens) par rapport au *Mahabarata*, l'autre grand poème fondateur de l'hindouisme?

R. — Tardivement, comme c'est le fait dans toutes les grandes cultures orales, des épisodes du *Ramayana* indien ont été intégrées au *Mahabarata*... Celui-ci n'a pas vraiment eu d'influence dans la culture thaïe, je ne sais trop pourquoi... Mais je vois où vous voulez en venir en parlant d'hindouisme : au fond vous voulez savoir si ce poème a partie prenante avec le bouddhisme. En fait, il est né cinq siècles avant le Bouddha, et si l'on a pu tardivement lui donner un sens bouddhiste (comme dans la transmition initiatique de ce texte au Cambodge), ce n'est que par l'atmosphère générale, jamais par introduction de la culture proprement bouddhiste dans le texte même. Là aussi j'ai dérogé : j'ai introduit au début de ma version un texte bouddhiste thaï pour donner une certaine tonalité à ce qui vient ensuite; mais même ce texte bouddhiste est empreint de mythologie védique ou brahmanique (on ne parle d'hindouisme que pour les réformes les plus récentes dans le temps de cette grande culture religieuse qui traverse l'Inde).

Q. — Quels sont vos projets futurs?

R. — J'ai dans mes cartons plus de projets qu'il ne me reste raisonnablement d'années à vivre... En bref, un recueil de nouvelles fondés sur des récits (folkloriques ou littéraires) recueillis dans toute l'Asie du sud-est; un Merlin, auquel je travaille depuis des lustres et qui ne sera peut-être jamais achevé; quelques travaux savants (ce n'est pas parce que j'ai pris ma retraite de professeur que j'ai cessé mes recherches en Moyen âge), un roman sur Villon

(ou plus un roman que Villon n'a jamais écrit), quelques textes expérimentaux dont je ne dis encore rien... D'autres *Fractions*, encore et toujours, jusqu'à épuisement de mes forces... Et tout ce que m'offriront les hasards des commandes et de la vie... Et, ce qui n'est pas rien quand on écrit : lire, relire, encore et beaucoup...

# LE DEVOIR

### L'homme descend du singe

Caroline Montpetit

Le samedi 08 septembre 2001

Au commencement, le monde était divisé en trois, celui des dieux, celui des géants et celui des hommes. Au royaume des dieux, Naraï, dormant sur son serpent au milieu de la mer, rêva qu'il donnait naissance à un enfant emballé dans une fleur de lotus. Consultant le dieu Chiva, le plus beau d'entre tous les dieux, sur l'avenir de cette descendance, Naraï conclut qu'il lui fallait envoyer son fils sur la Terre pour fonder une cité humaine.

L'anecdote vous dit-elle quelque chose? C'est sur ces prémisses que débute un long poème traditionnel thaïlandais, le Ramakien, que l'érudit québécois Jean Marcel vient de traduire et d'adapter, sous le titre Sous le signe du singe, à L'Hexagone. On y suit donc, pour la première fois dans une adaptation en français, les aventures de la réincarnation de Naraï, celles de Rama et de sa bien-aimée, la princesse Sita, les frasques des demi-dieux, le singe blanc Hanouman, le singe vert Bali, le singe rouge Sougri, et leur compagnon le singe Jambou, versé dans la connaissance des drogues et des remèdes. Les guerres, les amours, les jalousies de ces dieux, de ces singes, de ces géants et de ces hommes ressemblent étrangement à celles, plus près de nous, des dieux grecs de l'Olympe.

«Si l'on relie les mythes les uns aux autres à travers l'histoire, dit Jean Marcel, joint par courriel en Thaïlande, on se rend compte qu'ils disent tous la même chose: l'homme est un être social, sexué et mortel.»

Sous le blond soleil de la Thaïlande où il passe désormais, en exilé, le plus clair de l'hiver, Jean Marcel raconte comment toute la vie thaïlandaise est inspirée de ce mythe. L'histoire de Naraï, de Chiva, de Rama, de Sita, de l'assaut de la cité de Lanka ou de l'avenir de celle d'Ayoutaya, et de tous leurs amis, ennemis, parents et descendants, est reproduite partout en Thaïlande, dans les sculptures, dans les jardins, au carrefour des routes. Sur les dessins, les enfants reconnaissent partout Hanouman, le singe blanc qui couvre Rama de sa protection.

«Tout le théâtre traditionnel (que l'on joue encore beaucoup dans les villages), toutes les danses classiques représentent un épisode de ce grand texte. [...] Vous vous promenez dans ce pays, et vous voyez constamment des rappels du texte», explique-t-il.

Le poème pourtant, dans sa forme initiale, n'est pas thaïlandais mais hindou. Intitulé originellement Ramayana, il aurait en effet été écrit en Inde, par un certain Valmiki, autour de l'an mil avant notre ère. Depuis, il a eu une influence majeure sur tout l'Orient.

«Il est probablement venu sur le continent du Sud-Est asiatique, d'abord chez les Khmers du Cambodge, qui étaient à cette époque non pas bouddhistes mais avaient aussi reçu de l'Inde le brahmanisme, religion ancestrale de l'hindouisme aujourd'hui. Et c'est sans doute par leurs voisins khmers que les Thaïs ont été culturellement indianisés, en quelque sorte», explique Jean Marcel.

Inspiré d'une culture très étrangère de la nôtre, Sous le signe du singe n'avait jamais été adapté en français, de façon à être lu comme l'histoire merveilleuse et insensée qu'il raconte. «Le texte avait été traduit, mais jamais adapté encore, dit Jean Marcel. Le texte original est d'ailleurs si étrange à nos oreilles que les deux traductions françaises que je connais se sont contentées de résumer les épisodes plutôt que de les traduire réellement. J'ai aussi consulté des traductions qui avaient été faites en anglais et en allemand. Je n'ai donc pas traduit, mais donné une version qui, sans trahir l'original, confère au texte l'allure qu'il aurait s'il avait été écrit directement en français.»

Jean Marcel y a donc pris certaines libertés. Ainsi, c'est le singe blanc Hanouman qui devient le personnage central du texte, plutôt que Rama, comme on le trouve dans les textes traditionnels. Aussi, Marcel prête à Hanouman l'invention de l'écriture, ce qui n'est pas confirmé dans toutes les versions du Ramakien, mais qui a été avancé par Octavio Paz.

«Puis un jour que, désoeuvré, il grattait nonchalamment un galet plat du bout d'une fléchette, il se rendit compte que la pointe acérée laissait des traces blanches ineffaçables sur la surface pierreuse du galet. Il bondit sur ses pattes, de surprise autant que de joie: il pouvait tracer des signes sur la pierre, qui dureraient autant que la pierre elle-même. Puis il passa des jours et des nuits à inventer des traces qui fussent l'équivalent des choses de l'existence et qu'un lointain destinataire pût reconnaître comme tel», lit-on dans Sous le signe du singe.

Marcel a traduit ce poème du thaï, en y adaptant, en supprimant ou en ajoutant les différentes versions de ce texte fondamental, modulé par les cultures cambodgienne, laotienne, indonésienne, ou birmane. À la tradition indienne, les Thaïlandais ont ajouté une bonne dose d'humour, a constaté le philologue, en comparant les différentes versions du texte. «Un humour très particulier, propre à la mentalité thaïe, et qui n'a rien à voir avec notre humour occidental. Je ne

sais d'ailleurs si on pourra le saisir. J'ai essayé en tout cas de le rendre», précise-t-il.

Ce qui n'est pas pour déplaire à Jean Marcel, qui allie une solide érudition à un joyeux appétit de vivre.

Ainsi explique-t-il son choix de vivre en Thaïlande, qu'il décrira aussi dans un livre intitulé Lettres du Royaume de Siam, qui doit paraître l'an prochain.

«Disons en bref qu'y étant venu par hasard, sur invitation d'amis thaïs rencontrés à Montréal, j'y ai découvert que c'était l'endroit de la terre où je me sentais d'accord avec le plus grand nombre de choses: d'abord le soleil permanent, puis le caractère ineffable du peuple qui vit sous ce soleil, sa cuisine infinie, sa vie quotidienne, la végétation tropicale (pour la première fois de ma vie je cultive des fleurs!). Enfin, le mode d'habitation qui fait que, logeant au coeur d'une grande ville comme j'aime toujours le faire, j'ai tout le jour le calme qu'il me faut pour travailler - comme si j'étais dans un village.»

Car travailler et écrire fait partie intégrante de l'existence de Jean Marcel. En plus de ses romans, essais, analyses, nouvelles et réflexions, on lui doit de nombreuses traductions et adaptations de grands textes littéraires. C'est lui qui a traduit et adapté du sumérien Le Chant de Gilgamesh, ce roi légendaire d'Ourouk dont le récit des exploits remonte au XVIIIe siècle avant Jésus-Christ. Ce texte, souligne-t-il, est le plus ancien texte littéraire de l'humanité. Il a été réédité chez Lanctôt en 1998. Il s'est de même attaqué au Ring, de Wagner, en tentant de rendre au texte tout son poids dramatique. Et on lui doit des adaptations des grands textes de la Chanson de Roland et de Tristan et Iseult. Ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser aux lettres québécoises, en particulier à Jacques Ferron, qu'il a longuement commenté. Mais le créateur n'est pas loin derrière le philologue, l'essayiste. Aussi, admet-il, Sous le signe du singe est bien une version, et non une traduction du texte originel. «J'ai donné libre cours à mon inspiration», reconnaît-il. On y gagne un conte fabuleux, invraisemblable et féerique, de ceux dont on ne s'est jamais lassé et comme il ne s'en fait plus...

Sous le signe du singe Jean Marcel L'Hexagone Montréal, 2001, 193 pages

Copyright © 2001

Tous droits réservés

Le Soleil	(Quotidian)	Page	Code 117		
Québec, QC	01-09-08	D15		ARZ	Tirage: 65 324

# NOUVEAUTÉS LIVRES

LISE LACHANCE LLACHANCE@LESOLEIL.COM

## Passion thailandaise

Projet original que celui de Jean Marcel, Sous le signe du singe. Le romancier et essayiste, qui vit en Thaïlande et se passionne pour les cultures du monde entier, reconstruit pour nous le récit mythique du Ramakien, lui-même issu du Ramayana de l'Inde (L'Hexagone, en librairie).

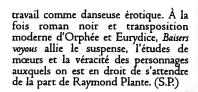
HILL WILL

# littérature

### Les aventures hallucinantes de Gusse Oualzerre

Projet Danaïde (t.2) Daniel Da, L'effet pourpre, 19,95\$

Même si chaque volume de la série de Daniel Da est vendu dans un sac de plastique comme ceux où l'on range les pièces à conviction, il ne s'agit pas de polars à proprement parler. Certes, l'in-trigue de *Projet Danaide* s'articule autour de la guerre que se livrent la mafia italomontréalaise et les Wok Machines, un gang de motards chinois récemment installé dans la métropole, sous le regard sensationnaliste des médias. Ce deuxième volet des aventures rocambolesques de l'« œil privé » Oualzerre témoigne néanmoins du peu d'intérêt que porte l'auteur aux règles du genre comme à celles la vraisemblance. Qu'on se le tienne pour dit : les livres de Da sont de féroces pastiches de polars, dans un registre sarcastique à mi-che-min entre Vian, San Antonio et L'agent fait la farce. (S.P.)



### Le principe d'incertitude

Normand Gilles, Lanctôt, 18,95\$

Constitué de deux parties interdé-pendantes, Le principe d'incertitude présente dans un premier temps ce personnage qui réfléchit après coup à l'histoire d'amour qu'il a vécue avec la sensuelle Hélène, et qu'il voudrait reconstituer par le biais d'une autofiction objective. Vient ensuite le récit de ces dix années de bonheur tranquille qu'aura vécues le héros auprès de sa douce. Narré avec juste ce qu'il faut de simplicité, ce roman relate les grandeurs et misères d'un amour qui naîtra, fleurira puis se fanera. Il y a là un pari ma foi assez audacieux, que Normand Gilles (dont c'est le premier roman) gagne haut la main: celui de raconter une histoire pareille, à la fois émouvante et aux confins de la banalité, sans jamais sombrer dans la sensiblerie. (S.P.)



Baisers voyous Raymond Plante, La courte échelle, 19,95\$

Ex-joueur de la LNH forcé à la retraite prématurée par une mauvaise blessure, Doggy Martineau s'habitue mal à l'oi-siveté. Ça ne pouvait pas mieux tom-ber : sa nouvelle voisine Diane a besoin d'un protecteur. Son fils Jean-Christophe a délaissé son band « La Meute barock » et quitté sa jobine après que sa blonde, la belle Camillia Skårmeta, ait fui sans laisser d'adresse. Pour éviter que les autorités la déportent comme le reste de sa famille dans son Chili d'origine, Camillia s'est réfugiée chez un bienfaiteur du monde interlope qui lui a fourni une nouvelle identité et un



Mélika Abdelmoumen, Point de fuite, 24,95\$ Au contraire de ce que laisse entendre son titre, ce troisième roman de l'auteure de Chair d'assaut n'a rien d'un pastiche de Marie Laberge. On y suit les boires et déboires d'une héroîne appelée M. qui, à l'instar de la romancière, est née de père maghrébin et de mère saguenéenne, a enseigné dans un collège privé montréalais avant de se consacrer à l'écriture. À la fois plantureuse vamp et incurable romantique, M. s'attache à de petits salauds qui ne la méritent pas dans leur lit, tout en rêvant du Prince charmant, partagée entre sa soif d'indépendance et son rêve d'un couple traditionnel. Peu importe qu'elle s'inspire de sa propre vie et refuse les artifices du romanesque: Abdelmoumen, qui cite Camus et Sand, signe ici un bon roman et non pas un simple exercice de complaisance narcissique. (S.P.)



Sous le signe du singe Jean Marcel, l'Hexagone, 21,95\$

Universitaire, philosophe et romancier, Jean Marcel habite en Thailande depuis plusieurs années car il trouve sous ces cieux « un certain bonheur du décor ». Fasciné par les langues et les cultures du monde entier, l'auteur n'en est pas à ses premières armes en traduction et/ou réécriture de textes universels puisqu'il a déjà donné sa propre version du Chant de Gilgamesh, de La chanson de Roland et de L'anneau du Nibelung de Wagner. Sous le signe du singe est la libre réé-criture (en prose) du Ramakien, un poème mythique thaïlandais qui, dans sa version siamisée, est inspiré du Ramayana, le grand texte fondateur des cultures du Sud-Est asiatique écrit il y a trois mille ans. Jean Marcel peint

avec un phrasé maîtrisé la chronique du dieu-singe Hanouman, l'inventeur de l'écriture dans le panthéon hindou. Érudit, époustouflant, minutieux, envoûtant,

magique ; à l'image de Vishnu!

Fondation d'Ayoutaya et de Lanka

Alors, du fond des âges sans fin des dieux, comme une tempête soudaine, s'éleva un grand songe au cœur du sommeil de Naraï: de son ventre s'épanouissait une fleur de lotus dont les pétales, s'ouvrant lentement aux sons d'une musique inouïe, découvrirent un enfant de lumière. Réveillé par tant de merveilles, Naraï s'empressa d'aller présenter à Chiva celui qu'il tenait déjà pour son fils de

Le dieu suprême alors révéla devant toute sa cour que l'enfant serait promis aux plus hautes destinées, qu'il ferait souche d'une race d'hommes. Il convenait donc pour lui que le dieu Indra se rendît sans délai fonder sur terre une cité humaine. Et le dieu, sur le seul vœu de Chiva, s'exécuta aussitôt.



Professeur à l'Université McGill, nouvelliste, essayiste, romancier, Jean-Pierre Boucher est aussi homme de théâtre. À l'origine conçue comme une nouvelle pour son recueil La vie n'est pas une sinécure (Boréal, 1995), Les vieux ne courent pas les rues s'est ensuite transformé en une pièce de théâtre mise en scène par René-Richard Cyr. Sept aînés confinés à l'hôpital pour des raisons de santé préfèrent pérorer sur leurs bobos plutôt que de passer leurs derniers jours à sangloter. Boucher li-vre une réflexion douce-amère sur la vieillesse et ses ava-

tars, entendre par là un système de santé débilitant et l'é-pineuse angoisse de la mort. Une bouffée d'air frais ; ce n'est pas parce qu'on est

vieux qu'on ne peut plus être heureux.

J'ai froid. Fabienne me défend de mettre ma pelote de laine sur le radiateur. Elle serait chaude. Et ce serait plus facile pour tirer sur

- Posez-la sur vos genoux, madame Brodeur.
- Elle va rouler par terre. C'est plein de bilous.
- Des quoi?
- Des moutons I

Les jeunes ne comprennent rien de ce que je dis. À croire qu'on ne parle pas la même langue. Ça paraît qu'ils sont

- Des moutons, à cause de la laine! Bêêê...

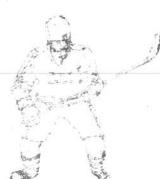
Elle m'a regardée d'un drôle d'air. Je pourrais désobéir. Elle n'est pas de garde ce soir.

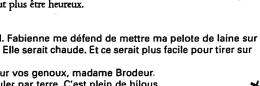
Pour la berçante, je n'ai rien promis. Quand je l'approche du radiateur, elle la repousse.

Vous allez flamber dans votre jaquette.

Comment je pourrais prendre en feu, je suis







Page

1/2

Code 17

ARU

Montréal, QC

01-08-25

ROMAN QUÉBÉCOIS

# Riche saison...

t prometteuse, du côté des nouvelles et romans québécois. Les auteurs ont bien fait leur travail, les éditeurs poursuivent le leur. Voici un aperçu ce que nous offriront à lire ceux qui ont bien voulu se manifester, présentés en ordre alphabétique inversé. Histoire de varier un peu.

Chez XYZ, dans la collection «Hiéroglyphes», un récit attendu, entre autobiographie et

fiction, de Yolande Villemaire: Petits fruits rouges; de Sergio Kokis, Kaléidoscopes brisés, qui est la suite de Saltimbanques; Gazole, de Bertrand Gervais; L'Intime, de Guy Demers; et une novella de Christian Mistral, Sylvia au bout du rouleau ivre.

Les Éditions VLB annoncent le troisième volet du «thriller culturel» de — Gilbert Dupuis, La chambre morte, dont la parution fin septembre sera accompagnée d'une performance ambitieuse. Pauline Gill, après la belle trilogie de La Cordonnière, signe Et pourtant elle chantait.

Chez Tryptique, Sainte-Fumée, de Michel-E. Clément, la suite de son Phée Bonheur, un roman de Monique Le Maner, Ma chère Margot, épistolaire et noir. De Marc Ménard, Itinérances; Les Jours de lumière, de Carmen Strano, et un polar de Nado Michaud, Un pied dans l'hécatombe, qui promet calembours, embrouilles et franche rigolade.

Les Editions Trois Pistoles, de Victor-Lévy Beaulieu, publieront la suite de son *Bouscotte*, de même qu'un gros roman historique, Le Temps d'une guerre, de Berntrand B. Leblanc. Signalons enfin le démarrage d'une collection qui promet, «Ecrire», où de nombreux écrivains vont parler des heurs et malheurs de leur métier. On pourra y lire bientôt Madeleine Gagnon, François Barcelo, Philippe Haeck, Gabrielle Gourdeau, Hugues Corriveau, Lise Bissonnette... Par ailleurs, aux Éditions Trois, un roman d'Ata Pende, L'Équilibre précaire des choses; celui de Claire Varin, Désert désir, et des nouvelles de Radmila Zivkovic, De la poussière plein les yeux.

Chez Trait d'union, Et elle dansait, d'Emmanuelle Turgeon, et dans la nouvelle collection «Instants noirs», dirigée par Jean-François Chételat, deux recueils de nouvelles: le premier de Frank Pavloff, lui-même directeur de collection chez Albin Michel, Un doigt de liberté; le second d'André Marois, Trent-huit morts dont neuf femmes.

Forte rentrée chez Québec-

Amérique, avec un plemier livre de Fabien Ménar, Le Grand roman de Flemmar: gare aux professeurs de cegep qui ont la démangeaison de l'écriture! De Francine Prévost, Les Espaces secrets, dont l'écriture rappellerait, dit-on, celles d'Annie Ernaux et de Marie Redonnet! Et des livres d'auteurs chevronnés: Miami, de Marc Fisher, un thriller, Hier, de Nicole Brossard, qu'on annonce comme son projet roma-

nesque le plus ambitieux; *Troublant*, de Hugues Corriveau, qui offre — le beau défi — cent récits d'une page chacun.

Deux premiers livres chez La Pleine lune: de René Girardet, *Une toute petite histoire sans* coup de feu, et des nouvelles de Dorothée Banville: *Plume*. Planète rebelle, haut lieu de l'art du conte, lance un

recueil de Fred Pellerin, Dans mon village, et, fin octobre, des nouvelles de Stanley Péan, Le cabinet du Docteur K.

Les Éditions du Passage publient un ouvrage collectif, où se côtoient écrivains, artistes et philosophes connus qui écrivent sur la perte, le deuil ou les illustrent. Cela s'appelle Jamais de la vie.

Chez L'Instant même, Pierre Yergeau offre La Désertion, qui est la suite de ce très fort roman qu'est L'Ecrivain public; Marie-Claude Malenfant signe un premier recueil de nouvelles, Nouvelles mémoires; le journaliste et critique Laurent Laplante se lance dans le polar avec Des clés en trop, un doigt en moins; Vincent Chabot signe un roman historique, À l'intérieur du labyrinthe. Un nouveau roman de Claire Martin, La Brigande, et un recueil de nouvelles de la Canadien-ment un roman d'Abla Farhoud, Splendide solitude. qu'ici en France.

En attendant le dévoilement de sa saison, traditionnellement réservé à la première semaine de septembre, un seul roman en littérature québécoise est annoncé pour le moment chez Leméac: La Mue de l'hermaphrodite, de Karoline Georges, un premier roman qui s'essaie à fustiger certains travers

du monde actuel. Propos semblable, mais traitement différent. sans doute, de la part de Michel Lefebvre, dont Le Changement comme passe-temps paraîtra aux Herbes rouges. La maison publiera par ailleurs une nouvelle tranche du Journal de Jean-Pierre Guay, ainsi que le premier recueil de nouvelles de Carole David, Histoires saintes.

L'Hexagone fera paraître un autre livre, qui fera référence, de Jean Marcel, cet érudit, ce citoyen éclairé de la planète: Sous le signe du singe est la version libre du Ramakien, une épopée thaïe d'origine indienne dont on dit qu'elle fut à la source même des cultures du Sud-Est asiatique. Paraîtra égale-

Flammarion Québec lance Un *grain de barbarie*, de Louise Leblanc, dont on se rappellera le délicieux 37 1/2 AA.

A La Courte échelle, une seule nouveauté pour adultes: L'Aguayo, d'Andrée Laurier, dont l'action se passe dans la Bolivie qu'elle aime.

Rentrée impressionnante chez Boréal, déjà amorcée avec le dernier Lise Bissonnette. Sous peu, les romans de Jean-Pierre Boucher, Les Vieux ne courent pas les rues, et de France Daigle, Acadienne et talentueuse, Un fin passage, de même que des nouvelles de Louise Desjardins, Cœurs braisés. Un peu plus tard, les admirateurs nombreux de Marie Laberge auront droit au troisième volet du Goût du bonheur. ceux de Gilles Archambault, à des nouvelles, Comme une panthère noire. Puis, ce seront un nouveau

Ying Chen, Le Champ dans la mer. et un Louis Hamelin, Le Joueur de flûte. Enfin, le deuxième roman de Guillaume Vigneault, Les Trahisons nécessaires.

Chez Balzac, un polar de Claudette Boucher, Les Crimes des moutons, où, pour résoudre des énigmes, on met à contribution divers romans de La Comédie humaine de,.. Balzac, cela va de soi. Gérard Étienne — rappelez-vous son Nègre crucifié — publie un nouveau roman sans doute également engagé, Vous n'êtes pas seul.

La benjamine des maisons québécoises, Les Allusifs, lancée avec brio l'an dernier par Brigitte Bouchard, propose le deuxième livre d'Elena Botchorichvili, Opéra, où s'entrechoquent musique et guerre dans la Géorgie natale de l'auteure; un roman de Sylvain Trudel. Du mercure sous la langue, réécriture d'une des nouvelles du recueil Les Prophètes, paru en 1994 aux Quinze.

Autre réécriture chez Alire, où les titres ne trompent pas: celle du Roman noir, de Patrick Sénécal; et un premier roman de Michel Jobin. Thriller d'espionnage.

Aux Editions Adage, associées à Lanctôt éditeur, dans une collection qui propose des imaginaires en voyage, un recueil de nouvelles de Vincent Nadeau, Chévere, qui nous transporte en Colombie. Taiko, de Marie-Josée L'Hérault, paru récemment, avait pour cadre le Japon.

Ainsi ira, bon train, notre automne littéraire.

robert.chartrand5 @sympatico.ca

Robert Chartrand 
 La Presse
 (Quotidien)
 Page
 Code
 1/3

 Montréal, QC
 01-09-09
 BI-2
 3
 Code
 1/3

# L'automne, le déluge

collaboration spéciale

stanleypean@ecrivain.com

evoilà l'autonine et son raz-de-marée de nouvelles parutions. N'ayez crainte, je vous ferai grâce du lamento du chroniqueur noyé sous le déluge de livres. Pas mon genre de me plaindre d'un métier que j'ai choisi en connaissance de cause. Et puis, nulle part n'est-il écrit qu'il faille lire absolument tout ce qui se publie; le premier droit de tout lecteur — qu'il soit ou non commentateur —, c'est celui de choisir librement ses lectures. Toutefois, quand on sait que sortiront cette année quelque 4000 titres rien qu'au Québec, toutes catégories confondues, on comprend l'importance d'aider le public à s'y retrouver.

### Divas et valeurs sûres

En fiction, tous les goûts et les dégoûts sont dans la nature, j'en conviens; aussi, rien ne sert d'en débattre sans fin. On peut néanmoins identifier sans risque ces grosses pointures qui, bon an mal an, attirent l'attention des médias et d'un lectorat fidèle et parfois important. C'est le cas de Marie Laberge (Florent, Boréal), Antonine Maillet (Madame Perfecta, Leméac), Georges-Hébert Germain (Le Château, Art Global), Michel Tremblay (L'Homme qui entendait siffler une bouilloire, Leméac), ainsi que de Sergio Kokis (Kaléidoscope brisé, XYZ) dont je vous parlerai dimanche prochain.

Outre ces incontournables, on accueillera avec bonheur de nouveaux opus d'autres valeurs sûres pas forcément aussi médiatisées : Pierre Yergeau dont La Désertion (L'instant meme) fait suite à son memorable Écrivain public; Gilbert Dupuis qui clôt avec La Chambre morte (VLB) sa trilogie romanesque sur les cinquante demières années de culture québécoise amorcée avec L'Étoile noire et poursuivie avec Les Cendres de Correlieu; Jean Marcel qui, après sa formidable adaptation de *Giilgamesl*i, reconstruit dans Sous le signe du singe (L'Hexagone) le récit mythique du Ramakien; France Daigle, dont Robert Lévesque m'a laissé entendre du nouvel opus, Le Fin Passaye (Leméac), qu'il était d'une exquise finesse; Nando Michaud qui signe Un pied dans l'hécatombe (Triptyque), un troisième roman aussi décapant que les précédents; Hugues Corriveau qui nous offre cent nouvelles ultra-brèves dans Troublant (Québec Amérique), un tour de force, non? Enfin, Claire Martin qui signe La Brigande (L'instant même), comme quoi son retour en 1997 après un silence de trente ans lui a décidément redonné le goût de l'écriture.

#### Des comeback

Parlant de retour, on verra aussi resurgir d'autres plumes, dont on déplorait d'ailleurs l'absence. Je vous ai déjà parlé de Sylvain Trudel, qui effectue avec Du mercure sous la langue (Les Allusifs) un extraordinaire comeback en littérature générale. Mais je songe aussi à Louis Hamelin, qui publiera son Joneur de flûte (Boréal), son premier roman depuis Le Soleil des gouffres (1996). Je songe à Emmanuelle Turgeon (Et elle dansait, Trait d'union), qui délaisse l'univers sordidement réaliste des putains et des junkies de ses premiers livres pour plonger dans l'histoire tout aussi tordue d'une future prima ballerina dont la carrière est interrompue à la suite d'une chute fati-

Voir L'AUTOMNE en B2

Je songe enfin à Désirée Szucsany, qu'on n'avait plus eu le plaisir de lire depuis belle lurette et qui nous revient avec un roman champêtre, Les Fées des lacs (Varia) et à D. Kimm, qui publie enfin sa fameuse Suite mongole (Planète rebelle), récit lyrique dont on avait entendu des extraits lors de diverses soirées de lecture.

Et puis, il n'y a pas que les écrivains qui nous reviennent après une éclipse momentanée; il arrive que le succès d'auteurs présents sur la scène incite leurs éditeurs à remettre en circulation des livres passés qui, pour toutes sortes de raisons, n'avaient pas suscité l'intérêt qu'ils méritaient. À ce chapitre, je me réjouis d'apprendre que la maison Alire ressort des versions remaniées d'« oeuvres de jeunesse » de leurs auteurs-vedettes Jean-Jacques Pelletier (La Femme trop tard) et Patrick Senécal (5150, rue des Ormes).

### J'y suis, j'y reste

Dans le milieu, on affirme volontiers que la publication d'un deuxième, d'un troisième livre est une épreuve, à plus forte raison pour les auteurs dont les premiers titres ont été favorablement accueillis par la critique ou le public, voire les deux. Imperméables aux attentes de tout un chacun, les nouvelles recrues de la fiction d'ici n'ont pas froid aux yeux; elles persistent et signent. Je vous ai déjà écrit tout le bien que je pensais de l'éblouissant Gazole de Bertrand Gervais (XYZ). Parmi les autres étoiles montantes à surveiller, Guillaume Vigneault nous promet une touchante histoire d'amour et d'amitié, Chercher le vent (Boréal), qu'on nous décrit comme plus maîtrisée encore que ses Carnets de naufrage, ce n'est pas peu dire. André Marois, que l'on avait découvert avec de très sombres romans Accident de parcours et Tête de pioche, récidive avec un recueil de nouvelles noires à souhait dont le titre, Trente-luit morts dont neuf semmes (Trait d'union), est tout un programme. Connue d'abord comme dramaturge puis révélée comme romancière par Le bonheur a la queue glissante (prix France-Québec 1999), Abla Fahroud revient avec X Splendide solitude (L'Hexagone). Révélée l'an passé par Les Oiseaux de verre, un roman dense et poétique dans la tradition d'Anne Hébert, Andrée Laberge nous entraîne cette fois-ci en Amérique latine dans Aguayo (La courte échelle). Avec Noir(e) ironie (Lanctôt), Louis Marsand continue dans la même veine que son Sourire noir, un livre dont on avait trop peu parlé, situé quelque part entre polar et roman traditionnel. Enfin, on surveille la sortie de L'Intime (XYZ), le deuxième opus de Guy Demers (auteur du très apprécié Sabines) à l'origine prévue pour le printemps dernier.

### Curiosité n'est pas vice

Les auteurs de la relève, ainsi qu'on a pris l'habitude de les désigner, auraientils tous des âmes de meurtriers? Rien que chez Lanctôt, l'une des maisons les plus identifiées aux nouvelles voix de la fiction québécoise, on nous annonce pas moins de trois premiers romans noirs: Damnée passion de Christine Hébert, une sombre histoire située dans les milieux de la prostitution et des arts visuels et mettant en scène un serial killer; Beau Blond ou vie et mort de quelqu'un de bien, de très bien

La Presse	(Quotidien)	Page	3,	Code	117		
Montréal, QC	01-09-09	りて	13			ARW	

même de Jacques Keable, une incursion dans l'univers d'un délateur où des têtes d'affiche telles que Yves Michaud et Denise Bombardier feront une petite apparition; Les nuits tomberont une à une de François Lanctôt, qui propose d'en sinir une fois pour toutes avec Octobre 1970. Et puis, impossible de passer sous silence mon coup de coeur anticipé: le journaliste et essayiste Laurent Laplante, pour qui j'ai une admiration sans bornes, fait le saut sur la scène romanesque, avec un polar intitulé Des clés en trop, un doigt en moins (L'instant même). Tout aussi noir, quoique n'ayant rien d'un polar, Putain de Nelly Arcan (Le Seuil), manière de confession impudique d'une escorte de luxe, promet d'être l'événement médiatico-littéraire de la rentrée, si l'on se fie au tapage qui a entouré la sortie à Paris de ce premier livre signé par la jeune Québécoise de 26 ans. Et puis, curiosité oblige, on attend aussi (en vrac): l'Abécédaire des années d'exil de Sonia K. Anguelova (Lanctôt), La Casetière de Pierre Ramsay-Tardif (Varia), La Fille du cardinal de Nadine Grelet (VLB), Le Grand Roman de Flemmar de Fabien Ménar (Québec Amérique), La Mue de l'hermaphrodite de Karoline Georges (Leméac), Dans mon village, il y a belle Lurette de Fred Pellerin (Planète rebelle), La Danse du serpent de Jean Monplaisir (Libre Expression), Les Espaces secrets de Francine Prévost (Québec Amérique) et j'en passe. De toute manière, si mes impressions sur la production littéraire locale vous intéressent, vous savez où me trouver le dimanche, non?

Alors, bonne saison à tous et à toutes!